

## Journal intime : pléonasme ou oxymore ?

Nous avons aujourd'hui bien du mal à réaliser le sens qu'avait le mot « journal » au XVIII<sup>e</sup> siècle et jusqu'au début du XIX<sup>e</sup> siècle : notation quotidienne et objective de faits extérieurs, destinée à la communication sociale. Y laisser place à sa subjectivité, à plus forte raison lui donner pour objet cette subjectivité même, pouvait paraître une incongruité, une indécence absolues. J'ai essayé de le montrer dans mon analyse du journal du baron de Prangins, récemment publié : le baron s'abandonne pendant quelques lignes à un épanchement amoureux et se ressaisit brusquement : « Mais basta ! Ceci est un journal ». À la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, la subjectivité (dont le lieu d'expression habituel est devenu assez récemment la correspondance) envahit peu à peu la pratique objective du journal. Mais les connotations publiques du mot « journal » sont si fortes, si marquées par le développement de la presse périodique, qu'appeler « journal » un texte privé qui remplit la fonction d'une lettre à un ami paraît absurde. Il faudrait un autre mot. Ce n'est plus vraiment une lettre (puisqu'il n'y a plus de destinataire réel, et qu'on garde le texte), encore moins un journal (puisque c'est subjectif et secret). On ne sait plus comment appeler ce qu'on fait. Finalement, faute de mieux, en français, c'est l'oxymore « journal intime » qui viendra remplir ce vide. Mais en attendant qu'on ose cette expression contradictoire, il y a un trou dans le vocabulaire.

C'est ce que manifeste de manière touchante un journal francophone récemment découvert à Moscou par Catherine Viollet et transcrit par elle (RGADA, fonds 1272, op. 1). L'auteur est Praskovia Vassilevna Narychkina, et le titre du petit cahier de 24 pages : *Mon séjour en Pologne*. Célibataire, souffrant de sa solitude, Praskovia quitte Moscou pour accompagner sa sœur (très heureusement mariée, elle) lors d'un voyage en Pologne. Ne pouvant plus s'épancher auprès de son amie Barbe restée à Moscou, en attendant de la retrouver, elle se confie au papier. Le titre semble annoncer un journal de voyage, genre informatif et descriptif classique. Mais le contenu de ce journal, tenu irrégulièrement du 8 juin au 1<sup>er</sup> novembre 1811, est si subjectif, si dénué des informations qu'on attend en général d'un journal, que Praskovia est bien en peine de nommer ce qu'elle fait là...

J'ai écrit à Moscou que je ne ferai point de Journal et j'y suis encore très décidée, mais puis-je me refuser la douceur de confier à ce Cahier qui ne doit être vu que de ma Véritable Amie, tous les sentimens secrets de mon Cœur ? Elle qui, depuis tant d'années est la dépositaire de tout ce qui se passe dans mon âme, qui sait si bien sentir tout ce que j'éprouve et partager avec moi peines et plaisirs si toutes fois j'en éprouve <il m'en reste> encore. Ce seroit un vol que de lui cacher ce qui m'occupe ce qui m'afflige ce qui m'intéresse encore loin d'Elle : mais je le répète ce n'est point un Journal, je ne me sens pas capable de l'entreprendre, c'est un Compte fidelle de toutes mes plus secretes pensées, de tous mes sentimens et c'est ce qui intéresse le plus Celle à qui j'ai du tant d'heureux momens dans ma Vie et pour laquelle je conserverai jusqu'à ma dernière heure l'attachement le plus vrai, l'amitié la plus pure. [8 juin 1811]

Ce journal n'est pas le substitut de la correspondance – même s'il va devenir de facto une correspondance différée, puisqu'au retour elle a l'intention de le montrer à Barbe – mais celui de la conversation directe et intime qui lui manque. En effet, elle écrit par ailleurs « à Moscou », mais ses lettres ont alors un destinataire collectif (son amie, mais aussi sa tante, le reste de la famille) qui exclut la confiance intime. Ni journal (extérieur), ni lettre (collective), ce qu'elle écrit sur le cahier est vu par elle comme l'équivalent d'une parole en tête-à-tête, destinée à une seule personne, amie de cœur et alter ego. C'est une expérience inédite pour elle : elle avance à tâtons, elle bricole, invente. Finalement, cette chose nouvelle, qui n'est ni journal, ni lettre, elle ne peut la nommer qu'en le désignant par son contenu (« un compte

fidèle de toutes mes plus secrètes pensées »), son support physique (« ce cahier », « ce papier ») ou sa fonction (épanchement).

J'espère que le but que j'ai eu en commençant ce Cahier sera rempli j'espère qu'en épanchant mes pensées sur ce papier parvenir à vaincre du moins pour quelques momens cette tristesse devenue situation habituelle. Après avoir ouvert mon Cœur à mon Amie je me trouvais calmée, il est vrai qu'elle me répondait, m'exhortait, m'encourageait, au lieu que ce Cahier restera muet. Mais du moins ma franchise avec ~~toi~~ Elle n'aura pas été interrompue et de vive voix ou par écrit Elle saura tout. Oui tout jusques aux plus petites fautes. [8 juin 1811]

Comme on le voit, si Pachette (c'est son petit nom dans l'intimité) ne cherche pas un néologisme pour désigner sa pratique, elle recourt à la métaphore filée pour en explorer l'originalité. Elle personnifie le papier, jusqu'au moment où le fil de la métaphore casse : le papier, lui, ne répond pas. Cette cassure se manifeste aussi par l'hésitation sur les pronoms personnels. Le « toi » (qui supposerait un face à face avec l'amie, rendant possible sa réponse) est barré pour laisser place à « elle » : le cahier ne prendra pas, la plupart du temps, la forme d'une lettre différée, même si par ailleurs Pachette lui en attribue la fonction. Elle va découvrir une énonciation sans destinataire externe immédiat, une écriture de la solitude. Bien sûr, c'est un pis-aller, un substitut, ce qu'elle appelle une « illusion » provisoire, gagée sur des retrouvailles futures. Pachette n'envisagerait sans doute pas une écriture définitivement solitaire.

Me voici seule pour toute la soirée et ce Cahier va me tenir compagnie m'occuper à causer avec mon Amie était le plus doux de mes passe-tems faute de cela il faut me faire illusion et écrire ce qu'un jour elle doit lire. Mais quand viendra-t-il ce moment... [9 juin 1811]

Ce côté provisoire de la substitution amène Pachette à d'autres néologismes ou métaphores. Non, son journal n'est pas vraiment son « confident », dit-elle, mais un « traducteur », c'est-à-dire un messager ou un intermédiaire :

Turijsk [cyrrill.] le 14 septembre. – Je ne m'étais pas trompée à Korets [cyrrill.] lors que je comptais que bien des journées se passeront avant que je puisse reprendre la plume pour épancher mon Cœur et mes plus secretes pensées sur ce Cahier mon confident ou plutôt mon traducteur, car c'est par ce moyen que je me sers pour pour [sic] parler à Cœur ouvert à Celle que j'aime tant et que je dois revoir xxx plutôt que je ne pouvais l'espérer.

Elle est malgré tout tellement dans la logique de cette écriture solitaire que, si je puis dire, l'excuse va changer de camp. Le Baron de Prangins s'excusait quand il mêlait des confidences à son journal. Pachette, elle, quand elle mêle du journal à ses confidences !

Ce 11 Juin. – Quoique ceci ne soit point un Journal je ne saurais m'empêcher d'écrire dans ce Cahier la joie que ma sœur et son mari ont eu cette nuit, on est venu les réveiller pour leur dire que leur frère Alexandre étoit arrivé ; il part pour Vienne mais il restera quelques jours avec nous, j'ai donc fait connaissance avec lui ce matin et quoiqu'il ne me paraisse pas avoir l'aisance et l'esprit de Charles il m'a plu, son air de douceur et de bonté prévient en sa faveur, il me paroit si posé

Ce 29 juillet. – [...] Nous avons eu tous ces derniers jours tout plein de Généraux mais je ne trouve pas cela assez intéressant pour en parler... d'ailleurs ceci n'est point un journal.

Mais derrière cette écriture de confiance, provisoirement adressée au papier avant de revenir in fine à Barbe, un autre destinataire se profile : Dieu. À plusieurs reprises les plaintes

et examens de conscience qui constituent l'essentiel du cahier tournent à la prière. Cette fois, c'est une écriture de la vraie solitude, sans ultérieur ou extérieur destinataire humain, un tête-à-tête avec soi devant Dieu. Au moment du retour vers Moscou, mettant fin à son cahier, Pachtette glisse doucement d'un destinataire à l'autre, de Barbe qu'elle va revoir, mais qu'elle continue à nommer à la troisième personne, à Dieu, qu'elle ne verra que dans l'autre monde, mais auquel sa prière s'adresse directement :

Puisse ce Cahier être lu par Celle à qui je le destine avec le même plaisir que j'ai eu en l'écrivant dessus tout ce que mon Cœur éprouvait il ne me reste plus qu'à faire des vœux pour la revoir telle que je l'ai quittée et pour demander au Ciel qu'il bénisse notre long voyage ainsi que celui qui doit nous mener dans un meilleur monde. Mon Dieu ! Entendez ma voix et exaucez ma prière... bénissez-moi ainsi que tous les objets de mon affection et donnez-nous la force de résister aux tentations, de supporter les peines que Vous nous envoyez comme épreuves ainsi que le pouvoir de résister à nos passions, de nous éloigner des Voies fatales du péché et une place O mon Dieu ! dans votre Saint Paradis ! Ainsi soit-il ! [paraphe] [1<sup>er</sup> novembre 1811]

\*